



PREMIER CHAPITRE

Auteur : **Anne Perry**
Titre : ***Le temps des armes***

ISBN : **2-264-03871-3**
N°**3863**
Prix : **7,80 €**

En 1915, la guerre s'embourbe dans les tranchées, plongeant des millions d'hommes dans un cauchemar quotidien. Depuis que leurs parents ont été assassinés, victimes d'un odieux complot politique, les membres de la famille Reavley ont chacun un rôle à jouer au cœur du conflit. Tandis qu'en Angleterre, Matthew, espion des services secrets, suit la piste semée de secrets d'État du commanditaire de la mort de ses parents, surnommé le Pacificateur, Joseph, son frère, aumônier dans les tranchées des Flandres et sa sœur, la rebelle Judith, volontaire sur le front, enquêtent sur l'assassinat d'un correspondant de guerre qui semblait lui aussi avoir beaucoup de choses à cacher... Après *Avant la tourmente*, la reine du polar livre le second volet des aventures de la famille Reavley pendant la Grande Guerre. De la tranquillité bucolique des campagnes anglaises à l'horreur des tranchées, Anne Perry compose avec brio une grande épopée historique et humaine..

CHAPITRE PREMIER

Il était un peu plus de trois heures de l'après-midi. Adossé au mur de terre de la tranchée, Joseph Reavley sommeillait sous le soleil d'avril, lorsqu'il entendit une dispute.

— C'est mes godillots, Tucky Nunn, et tu l'sais aussi bien qu'moi ! Les tiens sont là-bas, avec plein d'trous dedans !

Il s'agissait de Plugger Arnold, soldat aguerrri de vingt ans, bien charpenté, fils du forgeron du village. Il combattait en Flandres depuis le début de la guerre, en août dernier. Bien qu'en colère, il évitait de hausser le ton. Il savait que la voix portait dans le silence de l'après-midi, lorsque les hommes tentaient de grappiller trois ou quatre heures de sommeil. Les lignes allemandes ne se trouvaient qu'à soixante-dix mètres, de l'autre côté du saillant d'Ypres¹. Celui qui était assez fou pour hasarder une main au-dessus du parapet² risquait fort d'être touché. Les tireurs embusqués ne s'y prenaient pas à deux fois. Sans compter que toute blessure volontaire vous rendait passible de la cour martiale.

¹Arc formé par la ligne de front autour de la ville d'Ypres et qui fut le théâtre de combats parmi les plus sanglants de la Première Guerre mondiale. (N.d.T.)

²Monticule de terre ou de sacs de sable, érigé devant les tranchées pour protéger les soldats du feu de l'ennemi. (N.d.T.)

Tucky Nunn, dix-neuf ans et nouvelle recrue sur le front, se tenait debout sur les caillebotis jonchant la tranchée. Prévus pour éviter de patauger dans la boue glacée, ils ne se révélèrent guère efficaces. Le niveau d'eau était trop haut. Chaque fois qu'on croyait que la terre finirait par sécher, il se remettait à pleuvoir.

— Ah ouais ? reprit Tucky, sourcils dressés. Ils me vont comme un gant, figure-toi. Y a pas ton nom marqué dessus. Il a dû s'effacer.

Souriant jusqu'aux oreilles, il ne fit pas un geste pour ôter les brodequins incriminés.

Plugger se tenait assis, un peu de côté, sur la banquette³. À quelques mètres, la sentinelle était debout et scrutait l'horizon dans le périscope, au-delà du barbelé et de la boue du *no man's land*. Elle ne pouvait se permettre un seul instant d'inattention, peu importe ce qui se passait derrière elle.

— C'est mes godillots, marmonna Plugger entre ses dents. Retire-les, bon sang ! Et rends-les-moi, sinon c'est moi qui te les arrache et j'te donne à bouffer aux rats !

Tucky se redressa d'un bond, rentra la tête dans les épaules et répliqua :

— Essaie un peu pour voir !

Doughy Ward sortit de son abri en tenue de combat : barda et fusil à baïonnette, comme ses camarades. Son visage pâle et fatigué trahissait l'agacement d'avoir vu ses rares heures de sommeil interrompues.

— « Tu ne voleras point. » C'est bien ça, m'sieu l'aumônier ? lança-t-il à Joseph, avec un regard furieux.

À ses yeux, en dépit de la boue et du froid, de l'ennui et de la violence sporadique, Joseph devait accomplir sa tâche et défendre des valeurs de justice inébranlables, sinon cette dispute se muerait en une inutile calamité. Les notions de bien et de mal étaient garantes de la raison.

— J'les ai pas volés ! répliqua Tucky en colère. Ils étaient...

Il n'acheva pas sa phrase, car Plugger lui assena un coup de poing qui le cueillit au coin de la mâchoire, tandis qu'il se baissait pour riposter.

Inutile de leur aboyer dessus, d'autant que cela ferait du bruit. Et Joseph ne souhaitait pas que toute la tranchée soit au courant d'un problème de discipline. Les deux hommes risquaient la mise aux arrêts, et telle n'était pas la manière de résoudre les problèmes pour un aumônier. Il s'avança, en évitant lui-même de prendre un coup, et agrippa Tucky, qu'il déséquilibra en le plaquant contre les montants qui consolidaient la paroi.

— Les Allemands, c'est par là ! lâcha-t-il d'un ton acerbe, en désignant d'un hochement de tête le parapet et le *no man's land* de l'autre côté.

Plugger glissait dans la boue, sur les caillebotis, dans ses chaussettes crasseuses et trempées.

— Ce s'rait une bonne idée d'envoyer par-d'sus, capitaine, ça lui f'ra les pieds ! Mais pas dans mes brod'quins !

Il pataugeait vers eux, en agitant les bras comme pour continuer à se battre.

Joseph s'interposa, quitte à subir les coups des deux soldats, ce qui les mènerait inévitablement aux arrêts.

— Ça suffit ! ordonna-t-il. Retire tes godillots, Nunn !

³Élévation derrière le parapet sur laquelle le soldat monte pour tirer. (N.d.T.)

— Merci, m'sieu l'aumônier, répondit Plugger dans un sourire satisfait.

Tucky resta immobile, visage résolu, ignorant le sang qui coulait.

— C'est pas les siens non plus ! rétorqua-t-il, renfrogné, en soutenant le regard de Joseph.

Un individu apparut au détour d'un coude. La tranchée formait des zigzags de dix ou douze mètres de long, afin d'empêcher que les tirs d'obus déciment toute une section... ou pour parer l'assaut d'un groupe d'Allemands franchissant les barbelés. Les parois étaient abruptes, étayées, afin d'éviter les glissements de boue, et juste assez larges pour que deux hommes se croisent. Celui qui s'approchait était grand et mince, large d'épaules, et non dépourvu d'une certaine élégance dans la démarche, malgré les périlleux caillebotis. Il avait la mine sombre, un long nez, et affichait une ironie désabusée.

— Vous êtes en avance pour le thé, non ? s'enquit-il, ses yeux passant d'un soldat à l'autre.

De mauvaise grâce, Tucky et Plugger se mirent au garde-à-vous.

— Oui, major Wetherall, répliquèrent-ils à l'unisson.

L'officier lorgna les chaussettes de Plugger et haussa les sourcils.

— Tu pensais te faufiler en cachette du cuisinier, n'est-ce pas ? Ou partir vite fait en reconnaissance le premier ?

— Dès qu'j'aurai récupéré les brod'quins qu'ce fichu gars m'a chapardés, j'les renfilerai, répondit Plugger en désignant Tucky.

— À ta place, je les laverais d'abord, conseilla Sam Wetherall.

— Pour sûr, admit Plugger. J'veux pas attraper je ne sais quoi !

— Je parlais de tes pieds, rectifia Sam.

Tucky Nunn éclata de rire, malgré son ecchymose sur la mâchoire.

— À qui sont ces godillots ? demanda Joseph en souriant à son tour.

— À moi ! lâchèrent les deux soldats en chœur.

— À qui sont-ils ? répéta Joseph.

Un silence suivit.

— J'les ai vus l'premier, répondit Plugger.

— Tu les as pas pris, observa Tucky. Sinon, tu les porterais maint'nant, pas vrai ?

— Un bon geste, Salomon, intervint Sam en gratifiant Joseph d'une moue ironique.

— Entendu, décréta ce dernier. Le pied gauche pour Nunn. Le droit pour Arnold.

Les soldats grommelèrent, mais Tucky ôta son brodequin droit et le tendit, en s'emparant d'un des godillots usés posés là où Plugger s'était assis.

— De toute façon, tu n'aurais pas dû les retirer, reprocha Sam. Tu le sais fort bien. Et si les Boches nous avaient attaqués par surprise ?

Plugger écarquilla les yeux :

— À trois heures et demie d'après-midi ? Ça s'ra bientôt l'heure du thé. C'est p'têt' des satanés Teutons, mais y sont quand même civilisés. Faut bien qu'y mangent et dorment comme nous.

— Passe la tête au-dessus du parapet et tu verras qu'on ne fait pas la sieste de l'autre côté, je te le garantis, prévint Sam.

Tucky allait rétorquer, quand on entendit hurler à une vingtaine de mètres sur la ligne de front, et l'instant d'après un jeune soldat surgit à l'angle de la galerie, le visage blême. Il regarda Sam fixement.

— Un de nos sapeurs⁴ s'est fait arracher la moitié de la main ! s'écria-t-il d'une voix haut perchée et saccadée.

— Où est-il, Charlie ? s'empressa de demander Joseph. Nous allons l'amener au poste de secours.

Sam sembla paralysé.

— Qui est-ce ? s'enquit-il.

Puis il passa devant les deux hommes, en ignorant les rats qui détalèrent en tous sens.

Charlie Gee tourna les talons, Joseph se baissa pour s'introduire dans le boyau de communication avec la deuxième ligne, puis s'empara d'une trousse d'urgence, au cas où le pansement de campagne du blessé ne suffirait pas.

Lorsqu'il les rattrapa, Sam tenait par l'épaule un homme assis sur les caillebotis. Le sapeur se balançait d'avant en arrière, plaquant contre la poitrine son moignon sanguinolent.

Joseph ne comptait plus les blessés et les morts qu'il avait vus, mais il ne s'habituaient pourtant pas à l'horreur. Ce soldat risquait d'avoir perdu une bonne partie de sa main droite.

Sam avait le visage terreux, la mâchoire si crispée que les muscles saillaient, tendus comme des cordes.

— Tu dois nous la montrer, Corliss ! dit-il d'une voix chevrotante, en dépit de ses efforts pour la contrôler. Nous devons arrêter l'hémorragie !

Il adressa à Joseph un regard désespéré.

Celui-ci déchira le pansement puis, tout en parlant gentiment au blessé, prit sa main et, sans l'examiner, appuya le bandage et la compresse sur la plaie ensanglantée, avant de lier l'ensemble du mieux qu'il put. Il ignorait combien de doigts manquaient.

— Allez, mon vieux, intervint Charlie, en tentant d'aider Corliss à se remettre debout. J' m' en vais t'emmener chez le toubib et, là-bas, on va t'soigner comme y faut.

Tandis que Charlie et Corliss s'éloignaient cahin-caha, Sam se redressa et prit Joseph à part.

— Joe, peux-tu les accompagner ? Corliss est dans un sale état. Cela fait des jours qu'il a la peur au ventre. Je vais devoir découvrir ce qui s'est passé, rédiger un rapport, mais les médecins vont lui demander la raison de l'accident...

Puis il ajouta, hésitant :

— Réponds à sa place, tu veux bien ?

Soudain Joseph comprit. Sam était terrifié à l'idée que le soldat se soit blessé volontairement. Usés par la peur, la froidure et l'horreur ambiante, certains hommes cédaient à la panique et laissaient leurs mains dépasser du parapet afin d'être la cible d'un tireur isolé. Un membre estropié leur valait un « retour au pays » et on les

⁴Jusqu'en 1940, on nommait *sapeurs d'infanterie*, *sapeurs de cavalerie* les fantassins ou les cavaliers spécialisés dans l'emploi des explosifs. (N.d.T.)

renvoyait dans leurs foyers. Mais toute blessure délibérée était considérée comme un acte de lâcheté face à l'ennemi. C'était la cour martiale assurée, voire la peine de mort. Les nerfs de Corliss avaient peut-être lâché. Cela arrivait parfois aux soldats. Tout pouvait conduire à perdre son sang-froid : le vacarme incessant des bombardements, la saleté, les poux ; d'aucuns ne supportaient pas de se réveiller en pleine nuit avec des rats passant sur le corps... ou pire, sur la figure. Vivre l'épouvante, lorsque celui avec qui on avait grandi se faisait souffler par un obus, qui le laissait sans bras et sans jambes, mais encore en vie, hurlant son agonie pendant de longues minutes sous vos yeux... pour certains, cela dépassait les limites du tolérable. D'autres se sentaient coupables à l'idée que leurs balles ou leur baïonnette produisaient le même effet sur un Allemand inconnu de leur âge, un gars chaleureux, qui respirait le même air, riait, mangeait. Quelquefois, ils se faufilaient la nuit dans le *no man's land* et échangeaient des vivres. À l'occasion, on les entendait même chanter. Corliss était un sapeur. À force de ramper dans les tunnels souterrains, la claustrophobie menaçait, et la terreur d'être enseveli vivant avait pu s'emparer de lui.

— Aide-le, implora Sam. Je ne peux pas y aller... et moi, de toute manière, on ne me croira pas.

— Bien sûr, lui assura Joseph sans hésiter, en le saisissant un instant par le bras.

Puis il rebroussa chemin vers l'entrée du boyau de communication. Charlie Gee et Corliss se trouvaient déjà loin devant lui, si bien qu'il ne pouvait les voir au détour d'un des nombreux coudes souterrains. Il pressa le pas et glissa sur les caillebotis mouillés. Par endroits, on y avait cloué du grillage pour offrir une meilleure prise, mais ici personne ne s'était donné cette peine. Il devait les rattraper avant qu'ils n'atteignent la tranchée de ravitaillement et suscitent des questions.

Le moral des troupes incombait à Joseph... soutenir le courage et la foi, aider les blessés, trop souvent les mourants. Il écrivait des lettres au pays pour ceux qui ne pouvaient pas, à cause de leur blessure ou de leur inaptitude à trouver les mots traduisant les émotions qui les accablaient et défiaient le sens commun. Il tentait de fournir quelque sens à une souffrance parfois insupportable. Ils étaient déjà dans le neuvième mois de la guerre la plus impitoyable et la plus assoiffée de sang que le monde ait jamais connue.

Au début, ils avaient cru qu'elle s'achèverait à Noël 1914. Or ils étaient à présent en avril 1915 et le corps expéditionnaire britannique de près de cent mille hommes était décimé ; on attendait de nouvelles recrues. Kitchener en avait appelé un million, qui seraient fringantes, en bonne santé, n'auraient pas subi un hiver en plein air sous la pluie et le froid incessants. Ces soldats n'auraient pas connu les poux, les engelures et la peau des pieds qui pèle ni la dizaine d'autres fléaux qui affaiblissaient les combattants.

Joseph traversa la tranchée de ravitaillement et vit des individus s'affairer. Un soldat fredonnait *It's a Long Way to Tipperary*, tandis qu'il versait de l'eau en provenance d'un bidon d'essence, en plissant le nez sous l'odeur. Il posa la gamelle en équilibre au-dessus d'un agencement précaire de bougies, destiné à la chauffer. Il fit un signe de la main à Joseph et sourit sans se détourner de sa tâche.

Les hommes de cette section venaient des villages du Cambridgeshire, non loin de Selborne St. Giles d'où Joseph était originaire. La plupart d'entre eux s'appelaient par leurs surnoms du cru. Joseph avait trente-six ans et, avant la guerre,

il était maître assistant au collège St. John de Cambridge. Auparavant, il occupait la fonction de pasteur. Il connaissait presque toutes les familles de ces soldats. Sa propre sœur cadette, Judith, âgée de vingt-quatre ans, était plus vieille que la plupart d'entre eux.

Il songea à elle avec une émotion confuse. Il éprouvait une grande fierté à l'idée qu'elle se soit portée volontaire pour mettre à profit un de ses talents, à savoir la conduite automobile, et vienne ici œuvrer partout où elle pouvait aider. Au pays, elle représentait à la fois la joie de vivre et une menace sur les routes mais, ici, elle affrontait la boue, les pannes, les longues heures de veille, et l'horreur des blessés et des mourants avec un courage qu'il ne lui avait pas connu jusqu'alors.

Le sol de la tranchée montait un peu et devenait plus sec. Au-dessus, le morceau de ciel était bleu, zébré de cirrus allongés.

Joseph avait peur pour Judith. Le danger évident ou même la mort ne constituaient qu'une partie de ses craintes. Il y avait aussi la vulnérabilité de l'esprit et du cœur face à la destruction qui entourait sa sœur : les odieux décès par asphyxie, la perte de tant de jeunes hommes, et les ambulances qui ne pouvaient guère faire mieux que les transporter d'un point à un autre, bien souvent trop tard. Il connaissait les questions qui le tourmentaient lui-même. Aucun être sain d'esprit ne soutenait la guerre sans réserve, pas s'il l'avait vécue. Il était facile de gloser sur la noblesse du combat, en Angleterre, au début du printemps, devant les haies bourgeonnantes, parmi les gazouillis d'oiseaux et les premières jonquilles. Cela restait une vue de l'esprit, qu'on pouvait à l'occasion qualifier de noble. La plupart des gens détestaient l'idée de reddition.

Ici, la guerre demeurait une réalité. On avait toujours froid – on gelait parfois – et on était en général trempé. Une routine monotone occupait toutes les heures de veille : il fallait transporter, nettoyer, creuser, étayer, tenter de chauffer de la nourriture et de dénicher de l'eau potable. La fatigue était permanente. Et puis surgissaient de brefs interludes d'épouvante : la peur vous prenait au ventre, le vacarme assourdissant, le sang, la douleur, les morts... des jeunes gens qu'on avait connus et estimés. Certains resteraient estropiés longtemps après que la guerre serait entrée dans le domaine de l'Histoire ; pour eux, le cauchemar ne serait jamais terminé.

Peut-être l'Allemagne avait-elle envahi la « pauvre petite » Belgique et cela devenait-il une affaire d'honneur. L'invasion était inacceptable : tout le monde s'accordait à le penser. Mais les quelques soldats allemands que Joseph avait vus ressemblaient en tout point, hormis pour l'uniforme, aux Anglais qu'il côtoyait. Ils étaient jeunes, épuisés, sales, et aussi désorientés qu'eux.

Lorsqu'un groupe d'assaut parvenait à capturer quelqu'un, on demandait souvent à Joseph d'interroger le prisonnier, car il avait passé du temps en Allemagne avant la guerre et parlait la langue certes couramment mais aussi avec plaisir. Le souvenir de cette époque provoquait en lui une douleur trouble et déchirante. On l'avait traité avec une telle courtoisie ! Il avait ri en leur compagnie, partagé leur table. C'était la patrie de Beethoven et de Goethe, de la science, de la philosophie, de rêves et de mythes grandioses. Comment pouvaient-ils s'entre-tuer désormais ?

Joseph obliqua au dernier angle, puis gravit deux marches, avant de rattraper Charlie Gee et Corliss, mais la tranchée se révélait encore trop étroite pour qu'il puisse les aider.

Le principal poste de secours se situait dans une tente à quelques mètres. Au moins, on y était au sec et l'endroit ne constituait pas une cible comme les autres installations. L'intérieur était spacieux. Après une offensive sanglante, on devait s'occuper de dizaines d'hommes, les transporter, puis les évacuer aussi vite que les ambulances le pouvaient vers les hôpitaux les plus proches. Pour l'heure, tout était calme. Seuls deux soldats attendaient d'être transférés, le visage gris, leur uniforme maculé de sang.

Charlie Gee lança un appel à la cantonade. Un jeune médecin apparut, découvrit Corliss et s'approcha aussitôt.

— Venez, on va arranger ça, dit-il calmement.

Il jorgna Joseph à la dérobée puis revint à son patient. À l'évidence, il craignait que la blessure fût volontaire.

Joseph s'avança vivement.

— Nous avons fait notre possible pour endiguer l'hémorragie, docteur, mais je ne sais pas au juste ce qu'il s'est passé. C'est un sapeur. J'imagine qu'il y a eu un effondrement sous terre. Peut-être qu'un étai a cédé.

Le visage du médecin se détendit.

— En effet, dit-il.

Il se tourna vers Corliss et le conduisit à l'intérieur.

Joseph remercia Charlie Gee et le regarda s'en aller dans le boyau de communication pour regagner la première ligne.

Une ambulance s'arrêta, une Ford Model T qui évoquait une camionnette de livraison. Elle était ouverte à l'avant, avec une partie fermée à l'arrière qui pouvait transporter jusqu'à cinq individus allongés sur des civières, davantage s'ils se tenaient assis. Le chauffeur descendit du véhicule. C'était un jeune gars aux épaules carrées, avec des cheveux courts, taillés en brosse. Il salua Joseph, puis contempla l'homme le plus gravement blessé des deux qui attendaient, celui qui souffrait d'une sérieuse fracture à la jambe droite.

— Pas b'soin d'te porter, dit-il d'une voix enjouée. J'passe un bras autour de toi et y aura pas d'problème. Tu s'ras à l'hôpital dans une heure, ou p'têt' moins, si les Boches ne font pas trop d'dégâts sur les routes. Y z'ont tout coupé dans les environs d'Wipers⁵, pardi ! Ça mitraille comme au stand de tir, là-bas, à Hellfire Corner⁶. Mais on en aura quelques-uns.

Il considéra la jambe et ajouta, guilleret :

— Elle a l'air bien cassée, y a pas d'doute. Ça t'vaudra un r'tour au pays, ma foi... du moins pour un temps, hein ?

— Je r'viendrai ! répliqua le blessé. J'ai vu bien pire.

— Moi aussi, mon gars, moi aussi, admit l'ambulancier en plissant les lèvres. Mais ça ira pour l'moment. Maint'nant, on va s'occuper d'toi.

— Puis-je vous aider ? proposa Joseph en s'avançant.

⁵Surnom donné à Ypres par les troupes britanniques. (*N.d.T.*)

⁶Littéralement « le coin du feu de l'enfer » : carrefour important sur la route de Menin qui subissait la surveillance et le tir constants des Allemands postés en hauteur. En conséquence, on érigeait des écrans en toile sur le bord de la route afin de dissimuler tout mouvement, qui se déroulait souvent durant la nuit. (*N.d.T.*)

— Merde alors ! Il a pas encore b'soin d'extrême-onction, m'sieu l'aumônier. C'est rien qu'sa jambe ! Tout l'reste s'porte comme un charme, rétorqua le chauffeur en souriant à belles dents. Mais... j'suppose que vous pourriez l'soutenir de l'aut'côté, pour pas qu'y tombe, voyez ?

Un quart d'heure plus tard, Joseph se désaltéra avec un thé réellement buvable. À l'inverse des tranchées de première ligne, il y en avait à foison, presque trop brûlant et assez fort pour masquer les autres saveurs de l'eau.

Il l'avait presque fini lorsqu'une voiture arriva. C'était une Aston Martin à la carrosserie allongée et surbaissée, de laquelle descendit un jeune homme élancé au port altier, le cheveu très clair et la carnation rosée. Il portait l'uniforme mais aucun grade. Ignorant Joseph, il entra droit dans la tente en laissant le rabat ouvert. Il se planta devant l'un des chirurgiens, qui rangeait ses instruments, et se mit presque au garde-à-vous.

— Eldon Prentice, correspondant de guerre, annonça-t-il.

Joseph le suivit à l'intérieur.

— C'est un peu dangereux par ici, monsieur Prentice, prévint-il en évitant de regarder du côté de Corliss, étendu sur une des paillasses, le bandage de sa main à nouveau taché de sang. À votre place, je me tiendrais à l'arrière.

Prentice le dévisagea, se haussa un peu du col, le visage fin et lisse, très sûr de lui.

— Et qui êtes-vous, monsieur ?

— Capitaine Reavley, aumônier.

— Bien. Vous pouvez sans doute me fournir des renseignements précis de première main. Ou de seconde main, à tout le moins...

Joseph perçut le défi dans le ton de son interlocuteur.

— On vit dans le froid, l'humidité et la saleté, répliqua-t-il, en lorgnant le pantalon propre de Prentice et ses brodequins à peine poussiéreux. Et, bien entendu, vous allez devoir marcher ! Et porter vos rations. Vous en avez, n'est-ce pas ?

Prentice le regarda d'un air curieux.

— Un aumônier correspond tout à fait au genre d'homme auquel j'aimerais parler. Vous pourriez me livrer un point de vue unique sur ce que ressentent les soldats, leurs pensées et leurs craintes.

Joseph le détesta d'instinct. Cet individu témoignait d'une arrogance qui le choquait.

— Peut-être ne vous l'a-t-on pas appris, monsieur Prentice, mais les prêtres ne répètent pas ce que les gens leur confient.

Prentice esquissa un sourire.

— Oui, je suppose qu'on vous a relaté moult récits de souffrance, de peur et d'épouvante, capitaine. Certains doivent être déchirants et, pour ainsi dire, vous désarmer. Que pouvez-vous faire, après tout ?

C'était une question de pure forme, mais il semblait pourtant attendre une réponse.

Il avait parfaitement décrit le dilemme de Joseph et les émotions qui le dérangent le plus, en réveillant son sentiment d'impuissance, voire d'échec. Il pouvait faire si peu de choses pour aider, et encore c'était insignifiant, mais il s'en

voudrait de l'admettre devant ce journaliste. Cela lui était trop pénible pour l'évoquer, même en son for intérieur.

— Rien qui vous concerne vraiment, monsieur Prentice, répondit-il. Les problèmes d'un individu, quels qu'ils soient, ne regardent que lui. C'est une question de respect humain.

Prentice se tut un instant, puis se tourna très lentement vers Corliss.

— Que lui est-il arrivé ? s'enquit-il d'un air curieux. Des mauvaises munitions lui ont explosé dans les mains et soufflé les doigts ?

— Il travaillait dans les sapes⁷, répondit Joseph avec aigreur.

Prentice parut ne pas comprendre.

— Les tunnels, expliqua Joseph. On travaille sur le fait que les Allemands ignorent où ils se trouvent. Les sapeurs s'avancent jusqu'à un mètre ou deux de leurs tranchées, puis posent des mines. Si l'une d'elles avait explosé, il ne resterait rien d'aucun d'entre eux.

— Il est sapeur ? J'ai entendu dire que des hommes lèvent les mains au-dessus du parapet pour se faire tirer dessus.

Prentice regardait Joseph droit dans les yeux.

Ce dernier prit une profonde inspiration et s'apprêta à répondre, mais se ravisa. Prentice ne se distinguait pas des autres correspondants de guerre. Ils rassemblaient leurs informations, de toute façon... Joseph le savait. Il les avait vus se réunir au café, quand il était à l'arrière, dans une ville quelconque, au QG de brigade, ou plus en retrait encore, au QG de division. Personne ne pouvait tout voir ; seule l'interprétation différenciait leurs récits, les détails qu'ils conservaient et la façon dont ils rédigeaient l'histoire.

On entendit du bruit à l'entrée et un sergent pénétra dans la tente. Il salua Joseph, ignora Prentice, s'adressa au médecin, puis s'approcha de Corliss.

— Que s'est-il passé, soldat ?

Corliss leva les yeux vers lui.

— J'suis pas sûr, sergent. Une partie du mur s'est écroulée. Quelque chose m'est tombé sur la main.

— Quoi donc ? Une pioche ?

— Ça s'aurait bien, ma foi.

— Ça fait mal ?

— Oui, sergent, mais pas trop. J'espère que ça va aller.

— Un sapeur sans ses doigts n'est pas d'une grande utilité. Je crois bien qu'on va vous renvoyer chez vous, dit le sergent dans une moue dubitative, mais non sans bienveillance.

Joseph se détendit un peu. Si Corliss avait perdu son sang-froid, comme Sam le craignait, il avait pu faire preuve d'insouciance et même être en partie responsable, mais ce n'était certes pas un crime. S'il avait blessé un camarade, on devrait le mettre aux arrêts, mais c'était lui qui souffrait et passerait le restant de ses jours avec une main estropiée.

— Une sale blessure, observa Prentice en s'avançant vers le sergent. Eldon Prentice. Je suis journaliste.

⁷Tranchées d'approche creusées pour saboter (saper) les fondements des ouvrages de l'ennemi. (N.d.T.)

Il baissa le regard vers Corliss allongé et ajouta :

— Il semble que vous allez revoir le pays avant vos camarades.

Corliss manqua s'étrangler et son visage déjà peu coloré blêmit. Il claquait des dents et commençait à trembler. Sam avait peut-être raison et ce garçon avait les nerfs malades.

Un long silence suivit. Soudain, Joseph se rendit compte de la froidure ambiante. Le sang, la sueur de la souffrance, l'odeur du désinfectant imprégnaient l'atmosphère. On entendit du bruit au-dehors, quelqu'un qui criait, le léger crépitement de la pluie sur la toile. La lumière déclinait.

Devait-il intervenir, au risque d'envenimer la situation ? Le médecin était malheureux... la tristesse se lisait sur son visage fatigué. Il était jeune, avait vu trop de corps fracturés, trop de blessures effroyables qu'il ne pouvait guérir. Les cernes sous ses yeux semblaient encore s'accroître.

Joseph connaissait vaguement le sergent. Celui-ci s'appelait Watkins et était militaire de métier. Nul doute qu'il avait déjà vu la plupart de ses amis tués ou blessés. Il croyait en la discipline ; il connaissait le prix de la lâcheté, même lorsqu'un seul soldat franchissait la ligne. Il savait aussi ce que c'était que d'affronter les tirs ennemis, monter à l'assaut sous la mitraille. Il avait entendu les hurlements des hommes pris au piège des barbelés.

Joseph se tourna vers Prentice.

— Dommage que vous ne les accompagniez pas un petit moment dans les sapes, dit-il d'un ton plus cassant et plus sec qu'il ne l'aurait souhaité. Vous pourriez écrire un bon article sur ce qu'on ressent lorsqu'on rampe à quatre pattes dans un trou sous le *no man's land*, en entendant l'eau qui goutte et les mottes de terre qui s'effondrent. On est plus près des rats là-dessous, mais on n'y peut rien. Ils sont partout, comme vous avez dû le remarquer, je présume. Il y en a des milliers, dont certains aussi gros que des chats. Ils se nourrissent en dévorant les morts, notamment leurs yeux. Il faut se couvrir le visage quand on dort.

Il éprouva une satisfaction intense en voyant Prentice tressaillir.

— Mais vous ne pourrez pas aller aussi loin en première ligne, n'est-ce pas ? Les journalistes n'y vont pas. Ils gêneraient, sinon. Vous devez vous contenter de regarder les autres agir, puis vous retirer quelque part à l'abri pour en discuter.

— Et que faites-vous donc ? Vous priez pour leur salut, monsieur l'aumônier ? rétorqua Prentice avec brusquerie. Dieu du ciel ! Vous n'êtes qu'un bouffon !

Pleine de mépris, sa voix montait dans les aigus.

— Vous n'êtes guère plus utile qu'une vieille fille dans un bordel. Si votre Dieu a la moindre considération pour nous, où est-il ? s'exclama-t-il en agitant une main féroce en direction du front et du *no man's land*.

Il désigna Corliss en ajoutant :

— Demandez-lui s'il croit en Dieu lorsqu'il est au fond d'une de ses sapes !

— Si vous aviez été là-bas en pleine nuit, quand ils tirent, vous sauriez qu'on ne peut se fier qu'à Dieu, répondit Joseph avec une certitude amère. Si aucun lieu sur terre ne parvient à vous convaincre de l'existence de l'enfer, essayez le *no man's land* en hiver. En comparaison, s'asseoir dans un pub bien chaud devant une bière et rédiger des articles que les Anglais découvriront au petit déjeuner, c'est le paradis.

— Écoutez... commença Prentice.

Le sergent l'interrompit :

— Je crois que vous feriez mieux de rejoindre votre pub et votre bière, monsieur Prentice, conseilla-t-il d'une voix posée mais ferme. Le capitaine dit vrai. Et même si vous êtes athée, vous n'avez pas lieu de venir ici vous moquer de la foi d'autrui. Lorsque les choses se gâtent, c'est peut-être tout ce qui nous reste. Mais vous ne risquez pas de le savoir, car vous n'êtes pas soldat.

C'était un homme solide, plus lourd que Prentice, quoique pas aussi grand, et son aîné de sept ou huit ans, sans doute proche de la quarantaine.

— N'importe quel officier peut vous appréhender pour cela, continua-t-il. C'est un arrêté royal. Ce serait donc une bonne idée de vous montrer poli envers le capitaine, vous ne croyez pas ?

Prentice se tint face à lui, en pesant sa décision.

Joseph attendit, immobile.

Prentice recula, le visage crispé par la colère.

Le sergent reprit en souriant :

— L'ambulance ne devrait pas tarder, dit-il à Corliss. Elle t'amènera dans un hôpital convenable, puis chez toi le moment venu.

Il s'exprimait d'une voix assurée, réconfortante, mais Joseph savait en le regardant que Watkins n'était absolument pas certain que la blessure ne soit pas volontaire. Il ne dirait rien, car Prentice l'avait irrité. Ce dernier venait de l'extérieur et avait tenté de lui apprendre son travail. Dans ce cas, les soldats faisaient front contre les civils.

Au-dehors, on entendit une ambulance s'arrêter dans une gerbe d'eau et un crissement de pneus et, l'instant d'après, un jeune homme alerte entra sous la tente. Il était trempé jusqu'aux os et ses cheveux mouillés gouttaient sur sa figure. Dès qu'il se mit à parler, on devina qu'il était américain.

— Salut, vous avez quelqu'un pour moi, doc ?

Puis il vit Joseph et ajouta à son adresse :

— Salut, mon père, comment ça va ?

— Bien, merci, Wil, répondit l'aumônier. Oui, il y a quelqu'un pour toi ici.

Wil s'avança vers Corliss.

— On dirait que ça fait mal, remarqua-t-il, compréhensif.

Corliss esquissa un sourire.

— Oui, mais pas trop, répondit-il, la voix âpre et les lèvres sèches.

Prentice grommela dans sa barbe et sourit d'un air sarcastique.

— C'est ce qu'ils disent tous ! s'emporta Joseph, ne cachant pas son agacement. S'ils sont mourants, ils disent la même chose !

— Mais il ne l'est pas, n'est-ce pas, monsieur l'aumônier ? s'enquit le journaliste. Et il ne mourra pas ! Dans une semaine ou deux, il repartira en Angleterre, au chaud et à l'abri !

— Tout comme vous ! rétorqua Joseph. Sauf que vous aurez vos doigts au complet.

Il se tourna ensuite pour aider Wil Sloan à mettre Corliss debout, avant de l'emmener à l'ambulance sous la pluie.

Matthew Reavley roulait en pleine campagne sous le soleil d'avril. Ayant quitté Londres, il gagnait le Sud et les faubourgs de Brighton, exalté à l'idée de quitter la

capitale et d'être sur le point de faire enfin un pas en avant, après neuf mois d'insatisfaction et d'échec.

Les événements de l'été précédent⁸, avant que la guerre éclate, avaient transformé sa vie de manière irrévocable. À la fin du mois de juin, le jour même de l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand à Sarajevo, les parents de Matthew avaient succombé dans un accident d'automobile, selon la version officielle. La veille au soir, John Reavley avait téléphoné à son fils, Matthew, en lui confiant avoir découvert un document dans lequel était décrit un plan qui, une fois mis en œuvre, déshonorerait l'Angleterre et changerait le cours de l'histoire du monde. L'accident avait eu lieu sur la route de Londres, John Reavley ayant quitté son domicile de St. Giles pour apporter ce papier à son fils.

Mais lorsque Matthew et Joseph avaient examiné les affaires de leur père, récupérées dans l'épave, ils n'avaient trouvé aucun document. Pas plus dans la voiture que dans la maison.

L'accident n'était autre qu'un meurtre soigneusement prémédité. Au cours de leur dernière et brève conversation téléphonique, John Reavley avait aussi prévenu Matthew que le complot impliquait même des membres de la famille royale et qu'il ne pouvait se fier à personne.

Matthew et Joseph, son aîné de sept ans, avaient fini par découvrir la pénible et tragique vérité, qui s'avérait pire encore que ce que leur père avait laissé entendre. Il se souvint de l'épouvante qui les avait saisis, son frère et lui, à la lecture du document. Cela dépassait tout ce qu'ils avaient imaginé : un traité entre le Kaiser Guillaume II et le roi George V, stipulant que l'Angleterre devrait abandonner la France et la Belgique à l'armée allemande conquérante, en échange de quoi l'Angleterre et l'Allemagne formeraient un empire mondial qu'elles se partageraient. La majeure partie de l'Europe tomberait entre les mains de l'Allemagne qui, ensuite, aiderait la Grande-Bretagne à conserver ses possessions actuelles, auxquelles s'ajouteraient les anciennes colonies américaines, y compris la totalité des États-Unis. Il s'agissait d'une trahison quasi inconcevable.

Et pourtant cela aurait évité la boucherie qui avait lieu à présent sur les champs de bataille du Vieux Continent, un carnage qui semblait devoir se poursuivre, si Kitchener levait une nouvelle armée d'un million d'hommes prêts à se jeter dans cet enfer où régnaient la souffrance et la destruction.

Joseph et Matthew connaissaient l'assassin de John et Alys Reavley, de même que ses motivations. Le jeune homme était désormais mort lui aussi, à l'instar de son frère, mais l'instigateur de cette machination, et sans doute celui qui avait cru pouvoir convaincre le roi George de signer le traité, demeurait inconnu, et libre de poursuivre comme bon lui semblait la création de son empire fondé sur la subordination et une paix ignominieuse.

Joseph servait en Flandres et n'avait aucune occasion de pourchasser « le Pacificateur », comme ils l'appelaient. Hannah, la sœur aînée de Joseph et Matthew, s'était réinstallée dans la demeure familiale de St. Giles avec ses trois enfants. Son mari, Archie, servait dans la marine royale et se trouvait en mer la plupart du temps. Hannah avait été la plus proche de leur mère et, à bien des égards, tentait de prendre sa place au sein du village, en retrouvant les sentiers et les champs de sa jeunesse,

⁸Voir *Avant la tourmente*, 10/18, n° 3761.

les familles qu'elle connaissait, la routine de la vie domestique et les menus devoirs et amabilités qui constituaient la trame de l'existence.

Matthew avait naturellement poursuivi sa carrière, tant déplorée par son père, dans le Secret Intelligence Service⁹. Il s'étonnait de souffrir encore du fait que la seule fois où John Reavley avait requis son aide professionnelle, cela était arrivé trop tard et, presque un an après, Matthew ne pouvait toujours pas achever cette tâche.

Judith, qui avait cinq ans de moins que lui, se rendait utile dans la région d'Ypres en qualité de membre du VAD : le Voluntary Aid Detachment¹⁰. Elle conduisait des ambulances, des voitures du personnel de l'armée, et faisait tout ce qu'on lui demandait. Ses lettres laissaient supposer qu'elle avait enfin trouvé un but à son existence, voire un sentiment d'appartenance qui lui procurait une forme de bonheur, en dépit du danger fréquent et des épreuves physiques quasi permanentes.

Cela signifiait que seul Matthew était à même de poursuivre l'enquête, afin de trouver le Pacificateur, non par vengeance personnelle ou en vertu de quelque idée abstraite de la justice, mais pour arrêter coûte que coûte ce dernier.

Il stoppa au carrefour. À sa gauche, un attelage de chevaux – créatures lourdes et patientes – tirait une herse dans un champ, et l'odeur de la terre labourée, forte et tenace, parvint jusqu'à lui. La pluie avait cessé et le soleil brillait sur les feuilles ruisselantes de la haie.

Il reprit sa route et accéléra. Impossible de faire confiance à qui que ce soit en dehors de sa famille, pas même à son supérieur au sein du SIS... lui sans doute moins que quiconque, en fait. Il ne pouvait que se remémorer les faits indéniables et en déduire les autres vérités.

John Reavley avait terminé ses études universitaires de mathématiques en Allemagne, et il avait de nombreux amis originaires de ce pays. L'un d'entre eux s'appelait Reisenburg, un homme dont les talents calligraphiques furent mis à contribution pour rédiger les deux exemplaires du traité. Consterné par le contenu de ceux-ci, il les avait dérobés pour les apporter en Angleterre au seul homme auquel il pouvait se fier et qui, selon lui, aurait peut-être la possibilité de mettre un terme au complot.

Reisenburg avait confié les papiers à John Reavley qui, dans les heures qui suivirent, téléphona à Matthew, en annonçant qu'il les lui remettrait le lendemain à Londres. Mais il roulait depuis quelques kilomètres à peine lorsqu'il fut la victime d'un sabotage accompli par Sebastian Allard. Ce dernier n'était autre que l'étudiant préféré de Joseph au collège St. John : passionné, idéaliste, et terrifié à l'idée que la guerre allait détruire non seulement la vie mais l'essence même de la civilisation. Il considérait le plan du Pacificateur comme un moindre mal. Puis, après avoir perpétré un double assassinat pour servir cette cause, et assisté à la mort violente dans toute son horreur, il avait compris qu'il ne pourrait plus vivre avec ce fardeau.

⁹Appelé aussi MI-6, le SIS fut créé en 1909, en qualité de section étrangère des services secrets britanniques (Secret Service Bureau). (N.d.T.)

¹⁰Les membres du VAD (*Détachement des auxiliaires volontaires*) assuraient certains travaux dans les hôpitaux. En général, elles n'étaient pas infirmières mais jouaient un rôle d'assistantes pour les soins dans les centres de convalescence, la toilette des malades, le nettoyage des salles et du matériel médical. (N.d.T.)

Il y eut ensuite le meurtre d'Harry Beecher, le plus ancien et le plus proche ami de Joseph, et enfin un autre suicide. Reisenburg aussi avait été tué, mais Matthew ignorait par qui.

Et le 4 août, la Grande-Bretagne s'était retrouvée en guerre.

Qui était le Pacificateur ? Un homme disposant d'alliés, ayant ses entrées à la cour impériale d'Allemagne, à l'évidence proche du Kaiser en personne, et susceptible de côtoyer le roi George V en privé. Nul ne concevrait un tel plan, et encore moins le mettrait en œuvre, sans être l'ami de ces deux hommes. En outre, c'était un politicien rusé, doté d'une imagination certes féroce et, à sa manière, d'une moralité fervente.

Lui et ses adeptes avaient désespérément souhaité récupérer le document, car le temps et l'occasion manquaient pour en rédiger une nouvelle copie et obtenir la signature du Kaiser, avant de le présenter au monarque, d'autant que ce papier ne devait absolument pas tomber entre des mains susceptibles de le rendre public.

Lorsqu'ils avaient découvert sa disparition, ils avaient dû savoir que Reisenburg l'avait volé, mais trop tard pour le pourchasser. Sinon, ils le lui auraient repris, avant de le tuer. Par ailleurs, ils ne pouvaient avoir vu Reisenburg le remettre à John Reavley, sinon ils auraient agi à ce moment-là.

Et pourtant ils avaient ordonné à Sebastian Allard d'assassiner John Reavley, le lendemain de son coup de téléphone à Matthew. Ils savaient donc forcément que le document était en la possession de son père et qu'il emprunterait ce tronçon de route ce matin-là.

Le Pacificateur était sans conteste un intime de John Reavley, sachant que son fils cadet travaillait à Londres aux services secrets et serait la personne tout indiquée pour recevoir ledit document.

Qui avait pris contact avec Sebastian Allard, ce jour-là, après que Reisenburg eut remis le papier à John Reavley, et avant que celui-ci prenne le chemin de Londres le lendemain ?

Sebastian était mort, ainsi que son frère Elwyn. Leur père, Gerald, se noyait plus que jamais dans sa bouteille de cognac, et leur mère, Mary, était brisée par la rage et la honte du scandale. Elle avait changé de nom et quitté le Cambridgeshire en laissant son insoutenable passé derrière elle. Le nouveau patronyme qu'elle avait adopté n'avait plus rien à voir avec sa famille ou celle de son mari. Matthew avait mis du temps pour la retrouver dans l'hôpital militaire des environs de Brighton, où elle officiait en qualité d'auxiliaire volontaire.

C'était le début de l'après-midi quand il se gara sur le gravier devant l'entrée et descendit de son automobile, pas mécontent de se détendre un peu après deux heures de conduite. Il gravit l'escalier, demanda dans le hall s'il pouvait parler à Mme Allan, et on l'orienta vers l'une des salles.

En chemin, il croisa un jeune homme d'à peine vingt ans, semblait-il, assis dans un fauteuil roulant. Sous le plaid, on devinait qu'il ne lui restait qu'une jambe.

Matthew ne voulait pas regarder. Déchiré par la pitié, il se sentait coupable de pouvoir marcher, mais il était pressé. Nul doute que Joseph aurait ressenti la même chose, mais lui se serait arrêté. Son frère lui manquait beaucoup et cette idée le surprenait souvent.

— Bonjour, dit-il en souriant. Suis-je dans la bonne direction pour la salle 3 ?

— Oui, monsieur, répondit l'invalidé, une lumière soudaine éclairant son visage, comme il contemplait l'uniforme de Matthew dépourvu d'insigne de régiment. C'est tout droit.

— Merci.

Matthew poursuivit son chemin et franchit une porte. Il aperçut Mary dès qu'il pénétra dans la salle. Elle portait une jupe et une blouse grises, sous un tablier blanc, et non la toilette noire de deuil comme la dernière fois où il l'avait vue, mais elle avait toujours les traits tirés, le corps quasi décharné, ses frêles épaules dressées, le dos raide comme un piquet. Concentrée sur les pansements qu'elle roulait, elle ne fit pas attention à lui. Elle avait probablement l'habitude des allées et venues dans cet endroit.

— Bonjour, madame Allan, amorça-t-il d'une voix paisible, en utilisant son nouveau patronyme pour ne pas l'embarrasser. Pouvez-vous m'accorder quelques minutes ?

Elle s'arrêta, les mains immobiles, le bandage en suspension. D'un mouvement très lent, elle se tourna, mais il savait qu'elle avait déjà reconnu sa voix. La frayeur contractait la face anguleuse de Mary et ses yeux s'assombrirent. Elle le dévisagea sans dire un mot.

— Navré de vous déranger, madame Allan, poursuivit-il en répétant son nouveau nom afin d'indiquer qu'il n'avait aucune intention de lui arracher ce masque modelé avec tant de soin.

Une telle tragédie les séparait, des blessures qu'on ne pouvait imaginer guérir. L'assassinat des parents de Matthew, perpétré par le fils de Mary ; ses deux fils étaient coupables de meurtre et de suicide ; le scandale avait détruit tout ce qui comptait pour elle... et c'était le frère de Matthew qui l'avait dévoilé. Elle n'attendait plus rien de l'existence et ce vide transparaissait dans le regard qu'elle portait à présent sur lui.

— Je présume que vous avez une bonne raison d'être venu, capitaine Reavley, répondit-elle d'une voix inexpressive.

— Peut-être pourrions-nous aller dehors ? suggéra-t-il en lançant un coup d'œil vers la porte qui donnait sur une terrasse, puis sur la pelouse, où il apercevait une demi-douzaine de jeunes gens en chaises roulantes.

— S'il le faut.

Elle ne trahit pas le moindre intérêt pour l'éventuelle requête de Matthew, pas plus qu'elle ne lui demanda des nouvelles de sa famille, même si elle savait que Joseph et Judith se trouvaient tous les deux en Flandres, car nul ne l'ignorait au village, avant qu'elle s'en aille.

Il ouvrit la marche, leurs pas résonnant sur le plancher. En sortant, il entrevit deux hommes allongés et silencieux.

Il faisait doux, sans un souffle d'air ; l'endroit était protégé par de hauts murs couverts de roses et de chèvrefeuille encore clairsemé. Au-dessus d'eux, le ciel était d'un bleu laiteux.

— Que souhaitez-vous savoir ? questionna-t-elle, en s'arrêtant assez loin des autres occupants du jardin.

Matthew avait longuement songé à ce qu'il allait lui dire, mais la douleur du passé demeurerait toujours présente. Il n'existait aucune manière vertueuse ou aimable de formuler sa requête. Peut-être valait-il mieux opter pour la simplicité.

Il avait décidé de lui confier toute la vérité. Elle ne méritait pas moins ; elle avait perdu plus que quiconque, et il ne voyait aucun risque à aborder le sujet.

— Sebastian n'était pas seul, commença-t-il. Quelqu'un lui a inculqué certaines idées, certaines convictions, avant de lui demander d'agir. Il a obéi, en pensant ainsi éviter la guerre. Cette personne, outre sa culpabilité pour les morts causées dans votre famille et la mienne, est toujours libre de trahir et de démolir l'Angleterre, et de tout faire pour aider l'Allemagne. Mais, peu importe sa motivation, on doit l'en empêcher. Impossible de demander une aide officielle en la matière, car j'ignore en qui je peux avoir confiance.

L'espace d'un bref instant, une sorte d'ironie transparut sur le visage de Mary : ses sourcils noirs se haussèrent de manière à peine perceptible, si bien qu'on aurait pu croire à un effet de la lumière.

— Et vous pensez pouvoir me faire confiance ?

— Je suis dans une impasse. Et, à mon sens, vous ne devez pas éprouver plus d'affection que moi pour cet homme.

Le visage de la femme ne trahissait aucune émotion, si ce n'était dans ses yeux qui, soudain, s'animèrent de la flamme qui couvait en elle.

— Je le tuerais si je le pouvais, répondit-elle. J'aimerais le faire de mes propres mains et le regarder s'éteindre. J'aimerais le voir en prendre conscience et voir sa douleur. Je veillerais à ce qu'il s'en aille lentement et qu'il sache qui je suis.

Cette haine implacable l'effraya un peu, mais il ne douta pas des paroles de Mary. Il en avait la bouche sèche. Pourrait-il jamais haïr de la sorte ? Il avait perdu ses parents et le chagrin risquait de ne jamais le quitter tout à fait, mais leur fin avait été rapide et digne. Ses deux fils à elle, la passion et l'espoir de son existence, s'étaient transformés en assassins, avant de se suicider. Et pourtant ni l'un ni l'autre n'étaient l'incarnation du mal... Matthew n'en doutait pas un instant, c'était aussi clair à ses yeux que le soleil miroitant sur l'herbe. Ils avaient été trompés, anéantis par d'autres personnes et, en définitive, crucifiés par le déshonneur.

— Malheureusement, je ne l'ai pas encore trouvé, reprit-il avec une gentillesse dont il était le premier étonné. Mais vous pouvez m'aider.

— Comment ? dit-elle en regardant les soldats en fauteuils roulants.

— Qui a pris contact avec Sebastian l'après-midi avant l'accident de voiture qui a coûté la vie à mes parents ? Par quelque moyen que ce soit... téléphone, courrier, visite... qu'importe.

— Quelle délicatesse, capitaine Reavley ! répliqua-t-elle avec une nuance de moquerie. Vous voulez dire : avant que Sebastian *provoque* la catastrophe qui a tué votre mère et votre père !

— Oui. Dans la matinée, cela aurait été trop tôt ; l'après-midi, en revanche, à partir du déjeuner...

Elle réfléchit un instant avant de répondre :

— Il a reçu deux ou trois lettres au courrier de l'après-midi. Un seul coup de téléphone, je me souviens. Personne ne lui a rendu visite, mais il est effectivement sorti et avait l'air préoccupé en rentrant. J'ignore quelle personne il a pu rencontrer.

— Les lettres sont arrivées par la poste ?

— Bien sûr ! Qu'étiez-vous en train d'imaginer ? Des pigeons voyageurs ? Ou bien un valet de pied en livrée ?

— Un message apporté par quelqu'un. C'est assez simple de le glisser dans une boîte aux lettres, mais l'enveloppe n'aurait pas été affranchie.

Elle poussa un soupir.

— Pensez-vous que cela va vous aider à retrouver cet individu ? Vous ne pourrez rien prouver. Vous aurez l'air ridicule et celui que vous accuserez s'en ira tranquillement. Vous aurez de la chance s'il ne vous démolit pas, en vous attaquant pour calomnie.

— Vous me sous-estimez, madame Allan. Je n'envisageais pas quelque chose d'aussi direct.

Elle le regarda fixement. Ce n'était pas l'espoir qui animait ses yeux, mais la lueur d'un sentiment plus concret que la colère étouffée de tout à l'heure.

— Il a reçu un coup de téléphone, de la part d'Aidan Thyer, puis, une demi-heure plus tard, Sebastian est sorti.

Aidan Thyer était directeur du collège St. John à Cambridge, une situation qui jouissait d'une influence extraordinaire, presque unique. Nombre de jeunes gens avaient vu leurs ambitions modelées par le directeur de leur collège, dans leurs premières années formatrices d'adultes, loin de leur famille, alors qu'ils commençaient à goûter la liberté farouche de l'aventure intellectuelle. Matthew se souvenait de son propre directeur, de son esprit brillant, des rêves qu'il avait initiés, des mondes qu'il avait fait découvrir à ses étudiants. Qui serait mieux placé pour transformer Sebastian en idéaliste prêt à tuer pour la paix ?

S'il s'agissait de Thyer, Joseph en serait profondément meurtri.

— Rien d'autre entre-temps ? demanda-t-il à Mary Allan. Personne à la porte, même à celle de derrière ? Aucune livraison, aucun fournisseur ?

— Non.

Se montrait-elle prudente ou tentait-elle d'éviter une réponse trop douloureuse ? Le contact devait forcément être une personne que John Reavley connaissait, et en qui il avait sans doute confiance. Ce devait être un individu assez proche et doté d'un pouvoir intellectuel et moral susceptible de pousser Sebastian à assassiner deux personnes qu'il connaissait depuis des années, les parents de l'homme qui l'avait suivi et aidé dans ses études avant même son entrée à l'université et plus encore par la suite.

— A-t-il fait la moindre allusion à l'endroit où il se rendait ?

— Non. Pensez-vous qu'il allait voir Aidan Thyer ? s'enquit-elle avec une incrédulité non dissimulée.

À la mort de Sebastian, elle avait séjourné chez Thyer ! Il avait été le témoin de son chagrin et semblé faire tout son possible pour l'aider.

— Je n'en sais rien, répondit Matthew avec sincérité. Toutes sortes d'explications s'offrent à nous. Mais c'est au moins un point de départ. Quelqu'un a dit à Sebastian comment agir et où mon père se trouverait.

— Pourquoi pas n'importe quand ? demanda-t-elle, les sourcils froncés. Pourquoi seulement la veille dans l'après-midi ? Pourquoi l'a-t-il fait ? Votre frère était l'ami le plus proche de Sebastian.

— Je sais. Cela n'a rien à voir avec Joseph. C'était politique.

Il ne dévoilerait pas davantage la vérité.

— Absurde ! lâcha-t-elle. Votre père a été député, certes, mais il ne défendait pas des idées contraires à celles de Sebastian. Il ne plaidait rien d'extraordinaire. Les hommes comme lui se comptaient par vingtaines, voire par centaines.

Elle ne souhaitait sans doute pas se montrer grossière, mais usait d'un ton dédaigneux et ne faisait aucun effort pour le cacher.

Matthew revit le visage doux, austère de son père, avec son intelligence mordante, et cette probité si flagrante qu'elle en devenait presque puérile parfois. Certes, beaucoup d'hommes partageaient les convictions de John Reavley, mais lui était unique ! Personne ne pouvait remplir le vide créé par sa disparition. Soudain, il devint quasi impossible à Matthew de ne pas réagir à la remarque brutale de son interlocutrice. Il dut rassembler tout son sang-froid pour lui répondre poliment.

— Et si, parmi ces centaines d'individus, l'un ou l'autre avait eu vent de l'information détenue par mon père et avait eu le courage d'agir en conséquence, alors il aurait été tué à sa place.

Il évita volontairement le mot « assassiné ».

Le visage de Mary se crispa et elle se détourna.

— Quelle information ?

— C'est politique. Je ne puis vous en dire plus.

— Dans ce cas, adressez-vous à Aidan Thyer. Je ne peux pas vous aider davantage.

Et, sans lui dire au revoir, elle regagna l'hôpital... silhouette raide, rongée par le chagrin, d'une dignité singulière, mais dépourvue de la moindre grâce. Matthew resta dans le jardin, puis emprunta l'allée pour rejoindre son automobile.